

RÉFLEXIONS MÉTAPHYSIQUES SUR LES ŒUVRES PÉRISSABLES OU L'HOMME ET SES MACHINES MERVEILLEUSES

ROSARIO PRINCIPE

Chers amis,

Vous connaissez tous les œuvres de Volmeur. Je n'ai pas à vous expliquer donc. Les photos, les microorganismes, les images fixées sur un support en Aluminium pour l'éternité... Vous connaissez aussi la nature de « Volmeur ». Double, triple, multiple. Pirandello, Prix Nobel de littérature en 1934, a publié un roman dont le titre est « Un, personne et cent mille ». Volmeur a su incarner en chiffre ce concept littéraire.

Je ne sais pas ce qu'il m'a pris d'accepter de parler d'un sujet de ce type. De « réflexions métaphysiques » ... A savoir que fondamentalement c'est la faute à Jean-Yves... Je n'ai pas su lui dire non. Voilà la première raison. On en a discuté au café, on s'est un peu emportés. On a trouvé que cela pouvait peut-être intéresser. Et me voilà.

La deuxième raison réside dans l'œuvre même. Vous connaissez le travail. Vous savez que nous sommes tous ici présents complices d'un crime. Vous savez que Volmeur exploite des tous petits en les faisant travailler sans rémunération. Je parle bien évidemment des millions de microorganismes qui opèrent au service de la noble cause artistique qui nous réunit ce soir et dont on ne connaît pas le nom... Dans le cours de l'exposé on fera souvent référence à ce « collectif artistique », à ce monde caché, qui mérite d'être reconnu.

Je disais donc, la deuxième raison de ma présence réside dans l'œuvre même. Ces tableaux pleins de couleurs m'ont séduit. J'ai aperçu les premières images au CERN un jour à midi. Je me suis en peu perdu dans leur contemplation. Les couleurs. Les formes. Comme des nouages. Elles m'ont apparues harmonieuses. Des

teintes parfois évanescentes, délicates, parfois plus violentes. Mais, même dans la force des certains contrastes, je n'ai pas aperçu une volonté d'affirmation, une stratégie marketing. Je n'ai pas vu l'artiste. Oscar Wilde écrit, dans le prologue du *Portrait de Dorian Gray* : « Révéler l'Art en cachant l'artiste, tel est le but de l'Art »¹.

Quand j'ai vu les images, je me suis dit : voilà quelque chose qui advient parce qu'elle doit se manifester... Rien de construit dans la communication, ou pire de revendicatif, de militant... Avec ce moralisme typique du militant d'aujourd'hui. Toujours indigné. Dans cette forme de nouveau millénarisme. Catastrophiste, fâché et culpabilisant. Dans le jugement, triste et préoccupé, mais toujours bien au chaud chez lui.

Là l'artiste reste discret, quasi invisible. Pendant des années il a continué à produire ses œuvres dans le silence, dans le secret. Pas besoin de publique. Bien loin de la logique mondialisé dans laquelle on voudrait le précipiter.

Il plairait, ce profile, à un artiste du calibre de Gianni Motti, qui a fait de l'insaisissabilité, de l'impossibilité de l'exploitation de l'œuvre, comme acte éminemment révolutionnaire, une forme d'art en elle-même.

Et c'est encore une fois Volmeur le coupable, qui l'a saisi, cette forme d'art, à son illégitime propriétaire, la spore donc, qui n'aura plus de quoi nourrir ses enfants... Volmeur qui a trouvé la clef pour nous rendre ce travail accessible. Il sera intéressant de se poser la question des motivations de ce crime, les motivations qui ont activées cette démarche dont nous sommes les heureux spectateurs.

Et, in fine, le thème, qui m'oblige. Ce thème me plaît, m'intrigue : « Réflexions métaphasiques sur les œuvres périssables ». A savoir que ce titre a été choisi de manière tout à fait arbitraire par Volmeur. Cette âme double... quand vous aime vous crucifie. J'aurais préféré « L'homme et ses machines merveilleuses ». Mais

¹ Oscar Wild, *Le Portrait de Dorian Gray*, Albert Savine, 1895, préface.

bon, c'est finalement la même chose n'est-ce pas ? Donc peu importe.

J'ai trouvé magnifique, comme vous j'imagine, l'impertinence du microorganisme qui pénètre au CERN illégalement. L'accès au CERN est aujourd'hui très réglementé. Lui, comme un nouveau Tuttle², sans autorisation, sans carte d'accès avec photo, dans le mépris le plus totale de la procédure, il vient chez nous, rentre dans les archives et va s'empiffrer de clichés captés par les machines les plus merveilleuse que le genre humain ait jamais construit. En nous proposant ce conflit entre science et nature, qu'aujourd'hui redevient à la mode et que n'est qu'apparent. Comme s'il y avait contraste : d'un côté la technologie et ces représentants, les ingénieurs, le CERN, la pharmacopée, « l'innaturel » ; et de l'autre la nature, l'environnement, la spore.

Il redevient à la mode. Je me réfère aux formes de neopauperisme de certains mouvements qui proposent de repenser le développement occidental. C'est peut-être recevable sur le fond, mais la démarche idéologique est dangereuse. Ce conflit qui n'existe peut-être pas dans la réalité. Il ne doit pas exister. Il est bien de décider de le contester.

Que me dit Volmeur la première fois qu'on se rencontre ? « La nature se réapproprie de son espace... ».

Il faut reconnaître que le microorganisme, en pénétrant par la fraude dans cette cathédrale de la science, comme on l'entend aujourd'hui³, accomplit un acte fort.

Pire encore. En s'introduisant dans cet avant-poste de la bataille que l'homme conduit au quotidien pour le « dépassement de soi », dans cette dynamique néopositiviste pour la conquête de

² Therry Gilliam, *Brazil*, UK, Embassy International Pictures and Universal Pictures, 1985.

³ Traditionnellement, on distinguait sept arts libéraux. Trois d'entre eux, la grammaire, la dialectique et la rhétorique, formaient le trivium. Les quatre autres, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique, formaient le quadrivium. Ce qui est considéré scientifique aujourd'hui, a subi une profonde évolution.

l'immortalité, ou si vous préférez de déification de l'individu au travers du progrès scientifique, il accomplit un acte de profanation.

Le microchampignon, en se mettant à table sans invitation, viole le temple de la religion nouvelle. Il « bouffe » dans l'église. Sacrilège !

Le scientifique construit ses machines merveilleuses dans une dynamique nietzschéenne de déification de l'individu qui se dépasse grâce au progrès technologique. Les machines les plus merveilleuses qu'il soit. Plus complexes que le Challenger ou que la Station Orbitale. LHC, ATLAS, CMS... ATLAS, Delphi, beaucoup de termes d'inspiration mythologique.

Dans la littérature on parle d'un élan « créatif ». Un élan créatif collectif d'une portée extraordinaire, en barbe aux principes de Lavoisier et Anaxagore. « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme » paraphrase du philosophe grec présocratique Anaxagore que dans le « *de natura* » affirme : « Rien ne naît ni ne périt, mais des choses déjà existantes se combinent, puis se séparent de nouveau ».

Mais nous avons tellement besoin de croire à notre puissance « créatrice » ... Telle est notre peur. La peur de la mort.

En surfant sur son succès, l'homme pourrait céder à la tentation de penser qu'il est sur la bonne voie. On a été sur la lune. Insight cette semaine s'est posé sur Mars. Ou au CERN quand on parle du LHC que, à environs 14 TeV dans le centre de masse, au moment de la collision des protons, reproduit les conditions énergétiques que nous avons une fraction de second après le big-bang. Dans ce modèle, cela signifie qu'on voyage dans le temps. Qu'on est revenu 13.7 milliards d'année en arrière. Ce n'est pas seulement une image. Les conditions du point de vue énergétique se réalisent. On est réellement dans cette situation-là. L'analyse a une portée ontologique. Cronos est donc vaincu.

Cronos, ce père terrible qui nous a donné naissance dans le temps séquentiel des physiciens, mais qui nous dévore dès notre naissance (on dirait même qu'il nous a généré pour nous détruire, le méchant), est vaincu. Désormais en dehors de la logique du

temps, l'homme a la sensation d'avoir remporté la vraie bataille, la bataille finale. La bataille contre la mort.

Ce sentiment de puissance, si rassurant, n'est pas nouveau. On rappelle l'enthousiasme du début du vingtième siècle. L'orgasme des idéologies des années vingt. Les Futuristes, la voiture et le surhomme⁴. Et le Lingotto, vous connaissez cette usine elliptique turinoise, avant-gardiste et paradigmatique, où la production de la voiture, et donc le travail de l'homme, procède du rez-de-chaussée au toit, sur trois étages, du bas vers le haut, dans un mouvement en spirale antihoraire, en remontant le temps, vers le ciel. L'homme, avec cette prothèse qui est la voiture, plus rapide, plus fort, est désormais plus qu'un homme (on est dans les prodromes du trans-humanisme). L'individu se rapproche du divin. Se divinise

Selon Borges⁵ il s'agit d'un piège. Notre concitoyen Jorge Louis Borges, qui repose au Cimetière des Rois, disait : « Je sais que reviendrai toujours à Genève, même après la mort de mon corps »⁶, le voilà. Borges dans l'Immortel de l'Aleph⁷ il nous raconte une histoire. L'histoire de Marcus Flaminius Rufus, tribun romain d'une garnison d'Égypte. Il est jeune, il est beau et il est puissant. Mais il sent un vide au fond de lui-même, dans l'estomac, haut lieu de la connaissance chez l'humain. Il se pose des questions. Il entend parler d'une cité des immortels et décide de partir à sa découverte. Il commence sa quête.

Le voyage se révèle plus long et périlleux qu'il l'avait imaginé. Ayant perdu tous ses hommes, au bout de ses forces, il finit par arriver en un lieu désolé aux pieds de ce qu'il comprendra plus tard être la Cité des Immortels.

Extenué, il tombe dans les pommes. Il se réveille entouré d'êtres amorphes, nus et sales, qu'il appelle Troglodytes et qu'en réalité découvrira être les immortels habitants de cette cité de folie. Un

⁴ *Über mensch* = super humain en Nietzsche.

⁵ Jorge Louis Borges réside à Genève entre 1914 et 1918, étudie au Collège Calvin. Il revient en Suisse à plusieurs reprises. Il écrit en langue française. Il meurt à Genève en 1986.

⁶ Bernard Levy, Borges à Genève : entre mythe et réalité. Le Globe. 2010.

⁷ Jorge Louis Borges, El Aleph, Emecé Editores., 1949-1952

lieu de folie, parce que dans ce lieu plus rien n'est nécessaire. Ni d'habits, ni de maisons. On ne meurt pas. On ne meurt pas de froid, de maladie. L'architecture n'a plus de sens. Les escaliers ne portent nulle part. Fenêtres dans le vide. Portes sans issue. Une cité de folie pour ces êtres immortels, condamnées donc à vivre pour l'éternité, dans la répétition obsessionnelle de toutes les expériences du monde. Toutes. Bonnes ou mauvaises. Plus besoin de partir en quête. De désirer. L'homme de désir est mort. Tout sera vécu un nombre infini de fois. Toute la connaissance nous appartiendra. Tout l'horreur nous possèdera.

Plus rien d'élégiaque, d'unique (une histoire d'amour... toutes les histoires d'amour nous tomberont sur la tête). Rien de personnel et intime. Rien qui puisse faire de ma vie, la mienne. Marcus dans la cité comprend et décide de partir. Il s'en va, triste. Maintenant adulte, finalement homme, il revient sur ses pas. Dans le monde, un monde qui est le sien.

C'est l'histoire du peuple d'Israël dans le désert. Peuple seulement après. Adulte seulement après. C'est Jésus après les épreuves. C'est le chemin de Croix. Jésus qui a peur. Ça traverse l'histoire et les mythologies. Tous nos ancêtres concordent. Les sages insistent à nous livrer ce message.

Dans cette nouvelle Borges nous dit que, dans la mort, dans notre être mortels, réside notre existence en tant que tels, le principe d'individuation. Dans cette mythologie, le Père, créateur et seul être éternel, nous offre la mort pour nous permettre d'être ce que nous sommes, ce que nous devons être. Seule liberté possible. Être ce que nous sommes. Réaliser notre nature. Toutes les fois que nous trahissons notre être profond, nous devenons esclaves. En dehors de ça, le libre arbitre est un mensonge.

Dans un vrai acte d'amour, le Père se réserve l'horreur de la misère universelle et nous offre l'oubli. Et avec ceci l'unicité de notre expérience. Voilà la chute comme opportunité, comme acte d'amour. Ce qui nous est offerte est notre vie.

Et c'est dans la compréhension de notre expérience ici-bas, incarnée et historique, en tant qu'individus, qui réside la

magnificence de l'homme. Et que l'homme seulement en tant qu'homme a une chance de réintégration dans l'Être. Plus besoin de superhomisme ou transhumanisme. Pas de « dépassement de soi ». Le Sens doit maintenant se chercher dans la profondeur. Dans l'instant. Certains diraient dans le *kairos*⁸. C'est ça le carpe diem horatien. Là réside le seul bonheur possible.

Vous pourriez me dire maintenant que cela est la mort de la recherche scientifique. De la volonté qui préside à l'action. Et bien sûr que non ! Il s'agit juste d'une perspective différente. Dans le contexte que je vous propose l'action s'inscrit dans une perspective différente de la perspective nietzschéenne, qui est une perspective dopée, altérée de manière chronique (c'est le redbull de l'idéologie).

Notre idée s'inscrit plutôt dans la perspective de Khalil Gibran quand il nous rappelle, dans le Prophète⁹, qu'il faut, je cite, « travailler pour marcher d'un même pas avec la Terre et avec l'âme de la Terre ». Chercher, écouter, toucher, s'inventer pour ne pas « devenir étranger aux saisons et s'écarter de la procession de la vie qui avance vers l'infini avec majesté et une orgueilleuse soumission ». Soumission, parce-que, pour pouvoir s'abandonner à cette réalité, il faut un acte d'humilité. Voilà dans cette « Nouvelle Alliance » se trouve la synthèse de l'homme, dans l'action, avec la technologie et son environnement. Dans l'action, mais sans ignorer le vrai protagoniste, l'homme avec son potentiel de bonheur.

Voilà les considérations qui nous a suggéré le travail secret de ses êtres invisibles, les spores, sans salaire, abusés par le méchant Volmeur. Et beaucoup d'autres, que malheureusement on n'a pas le temps de développer aujourd'hui.

On aurait pu discuter un peu plus de la problématique de la vérité. De la vérité « scientifique ». S'il y en a une, de vérité « scientifique ». Et pas tout le monde concorde. On cite ici un épistémologue

⁸ Kairos (καιρός), ici et maintenant. Une dimension du temps n'ayant rien à voir avec la notion linéaire de chronos, pourrait être considéré comme une autre dimension du temps créant de la profondeur dans l'instant.

⁹ Khalil Gibran, *Le Prophète*, Alfred Knopf, USA, 1923

réputé, Karl Popper¹⁰, et son Principe de Réfutabilité, qui nous aide à mieux définir les limites entre science et pseudoscience. Pour éviter les certitudes qui s'installent dans l'imaginaire collectif : ce qui est « physique » est vrai, ce qui est métaphysique, symbolique est faux ou, dans tous les cas, moins « vrai » (exemple des journalistes à Bagdad) ... On aurait pu parler du rôle du « rêve » ou de « l'erreur » ou de « l'absurde » dans la démarche cognitive. Ou de la capacité d'abstraction en relation avec l'apprentissage des mathématiques. La relation avec le *nous*¹¹, le niveau imaginal si nécessaire au progrès scientifique, qui ne peut se réaliser dans la mère réorganisation logique de l'information disponible. Qui est déjà connue. Ce qui postule l'exigence donc d'une dimension métaphysique pour progresser dans la science...

Oh combien de possibilité nous offre le travail de ces êtres minuscules. Quelle puissance. Combien d'éléments de réflexions.

Ce travail nous a fourni l'occasion de discuter des neo-millénaristes et de leur méfaits, avec Wilde de l'importance de l'artiste caché. De l'importance du non-visible et de la métaphysique, même si on n'a pas cité Aristote... Ce qu'on fait maintenant. On a pu parler de Borges, de l'Aleph et de la mort comme pivot d'une existence bien réussie. Et on a même cité Popper en milieu scientifique. En conclusion on a même cité Gibran et sa méthode pour se mettre en résonance avec l'Univers : seule thérapie possible au mal de vivre. Une très belle soirée donc.

Et le mérite va à Volmeur, qui a été capable de traduire ce potentiel. L'avoir synthétisé en icône. Parce qu'il s'agit bien d'icônes, par leur pouvoir évocateur et symbolique. En fixant ce travail sur un support visible, exploitable, nous ouvrent les portes de cette Chambre Secrète avec vu sur l'infiniment petit, ou sur l'infini tout court. Mais que peuvent certainement nous amener très loin.

Et c'est pour cela qu'envers eux va toute notre reconnaissance.

¹⁰ Karl Popper, né le 28 juillet 1902 à Vienne. Principe de réfutabilité empirique (falsifiability). Critère de démarcation entre science et non-science.

¹¹ Nous ou noos (νοῦς), espace « imaginal » ente l'homme et le Transcendant (définition très personnelle).

Et j'en ai terminé, chers amis.

Rosario Principe

Genève, ec-7, 2018

Image de Marque

Grand Rue 12